

Nul ne le devinait à voir son visage placidement grave. Sans être envieuse ni jalouse, elle éprouvait une peine étrange, latente, perpétuelle, très-définie.

Son frère avait une de ces figures que l'Albane donnait à ses anges et Corrège à ses amours. Il était beau comme peu d'enfants le sont ; et, avec cette beauté, il possédait la gaîté exubérante, la pétulance joyeuse, le charme, le rire, la caresse facile, l'activité sans trêve. Il courait de son père à sa mère, prenant à l'une une caresse, à l'autre un baiser ; allant au sein de celle-ci aux genoux de celui-là ; mettant sa grâce et son rayonnement partout.

Stylite le regardait, l'admirait, et croyant qu'on le préfèrait en raison de sa beauté enfantine et réellement sésaphique, elle disait dans son cœur avec une amertume désolée :

— Pourquoi ne suis-je pas belle !

La persuasion qu'elle était laide la rendait timide ; de la timidité à la gaucherie, il n'y a pas loin. Croyant que ses caresses déplaisaient, elle se priva d'en faire. Ce qu'elle souhaitait dire de tendre, elle le retenait au moment où ses lèvres allaient le laisser échapper. La contrainte pesait sur elle, dénaturait son caractère, lui enlevait sa grâce et son abandon d'enfant.

On la crut boudeuse, elle n'était que triste.

On l'accusa d'être froide, elle n'était que malheureuse.

Elle fut morte de cette douleur âpre, continue, si une consolation suprême ne fut descendue en elle.

VII

Le père de Stylite avait un emploi dans les finances, sa mère s'occupait activement du gouvernement de son ménage ; grâce à son humeur paisible, l'enfant n'ayant pas besoin d'être *gardée*, ne connut guère le contact de la domesticité.

Il lui suffisait d'avoir un livre pour être contente.

(*A suivre*)